

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique PIGNAT

Umberto Eco : Le nom de la rose

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 202-204

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Umberto Eco, *Le Nom de la Rose*

Traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Grasset, Paris, 1982.

Dans l'esprit des ouvrages documentés de Régine Pernoud et ceux documentaires de Jeanne Bourin, voilà un nouveau livre pour qui veut redécouvrir le Moyen Age. Comme l'indique la jaquette, il s'agit d'un roman policier « qui sort à jets savamment cadencés d'une plume que se disputent Conan Doyle et S. Thomas d'Aquin ». Mariage pour le moins insolite ! Et pourtant, c'est bien à une enquête criminelle que le lecteur est convié. Le moine Guillaume

de Baskerville et son acolyte Adso recherchent l'auteur des sept crimes qui scanderont la vie tranquille d'une vénérable abbaye. Si cette investigation représente l'aspect dynamique du récit, elle n'est qu'une occasion pour Umberto Eco, célèbre médiéviste, de nous tracer une fresque vivante de la vie quotidienne et intellectuelle du XIV^e siècle. De cet arrière-fond politico-social ressort plus nettement le thème de la pauvreté.

Quelle est la vraie signification de la pauvreté du Christ ? N'a-t-il vraiment rien possédé ? Comment l'imiter ? Jacques Cahors, élevé au pontificat sous le nom de Jean XXII, n'était guère troublé par la vie d'abondance qu'il menait en Avignon. Le vœu de pauvreté n'exige pas de lourds sacrifices, il suffit de ne pas attacher son cœur aux richesses matérielles, fussent-elles abondantes. A l'opposé, se dressaient les fraticelles, bandes d'hérétiques qui mettaient en pratique sans trop de bon sens, ce que les Franciscains, dont ils se réclamaient, avaient enseigné. Du devoir de la pauvreté, ils inféraient le droit au saccage, au vol et à la rapine.

Une telle opposition ne pouvait que susciter des troubles profonds dans la chrétienté du XIV^e siècle et les tensions étaient encore exacerbées par l'empereur Louis de Bavière qui considérait les fraticelles comme d'excellents alliés dans sa lutte contre le pape. Une abbaye bénédictine aurait dû servir de lieu privilégié pour permettre aux partis en présence de se rencontrer et d'apaiser leurs querelles. C'est oublier le rôle important qu'y jouait une bibliothèque mystérieuse. Ici va se nouer un des problèmes importants abordés au gré des péripéties, parfois fort pittoresques, de l'enquête policière, celui du rire.

Cette bibliothèque cachait le second livre de la *Poétique* d'Aristote qui était censé traiter du rire. N'était-ce pas un livre dangereux pour la vie religieuse ? Ainsi pensait un vieux moine qui ne pouvait tolérer que le Stagirite eût élevé le rire au rang d'un art. « Qui rit ne croit pas en ce dont il rit, mais non plus le hait. Or donc rire du mal signifie ne pas se disposer à le combattre et rire du bien signifie méconnaître la force avec laquelle le bien se propage par sa propre vertu » (p. 138). C'était là une manière de répondre à la question de savoir si le Christ avait ri et si le rire est admissible pour un religieux. De telles questions semblent aujourd'hui incongrues et relever plutôt de la discussion d'estaminet que d'une sérieuse controverse théologique. Et pourtant !... Si le Christ a revêtu la nature humaine et que le rire soit le propre de l'homme, le Christ aurait dû rire, mais aucun passage de l'Évangile ne semble le relater.

Il faut savoir discerner derrière ces interrogations, la question délicate et toujours actuelle de la relation entre la raison et la foi, problème dont la lutte d'Abélard contre S. Bernard et la difficile introduction de l'œuvre d'Aristote en Occident ne sont que les épisodes médiévaux les plus marquants. En effet, le rire s'accompagne du doute et ainsi engendre deux attitudes différentes ; ou bien l'on cherche assidûment une issue au doute en s'adressant à l'autorité des Pères de l'Eglise, ou bien l'on se complaît dans le balancement du *sic et non* d'Abélard qui soumet les problèmes de foi à l'examen froid d'une raison privée de la lumière des Ecritures.

A ce thème fondamental du caractère licite du rire se greffent de multiples autres questions débattues au XIV^e siècle. La vaste culture et l'érudition de Umberto Eco semblent inépuisables tant sont nombreuses les allusions littéraires, philosophiques et théologiques. Seulement, ces problèmes ne sont jamais présentés pour eux-mêmes, ils sont suggérés à l'occasion de l'enquête policière qui maintient le suspense. Voilà la grandeur mais aussi peut-être les limites d'un tel genre de récit.

En effet, l'auteur a préféré raconter ce que l'enseignement ne permettrait plus de transmettre, mais cela ne va pas sans créer une ambiguïté. Ou bien la connaissance des problèmes est nécessaire pour être sensible aux allusions, mais alors le livre devient un divertissement pour intellectuels, ou bien les allusions sont suffisamment claires par elles-mêmes et le livre offre une excellente introduction à la pensée médiévale. L'alternative est peut-être trop abrupte, aussi sa résolution devrait-elle apporter quelques nuances. Certes le lecteur percevra des harmoniques d'autant plus subtiles que ses connaissances sont plus vastes, mais Umberto Eco a su être assez pédagogue pour que l'ouvrage puisse servir de guide à qui veut découvrir une histoire vivante du Moyen Age.

Dominique Pignat